

les enfants de saturne philoctète

texte & mise en scène Olivier Py
18 septembre – 24 octobre / Berthier 17*

de Jean-Pierre Siméon d'après Sophocle / mise en scène Christian Schiaretti
24 septembre – 18 octobre / Odéon 6*

[...] un cabaret hamlet [...] je meurs

d'après William Shakespeare & Heiner Müller / de Matthias Langhoff
5 novembre – 12 décembre / Odéon 6*

comme un pays [dying as a country]

de Dimitris Dimitriadis / mise en scène Michael Marmarinos
7 – 12 novembre / Berthier 17*

la petite catherine de heilbronn la

d'Heinrich von Kleist / mise en scène André Engel
2 – 31 décembre / Berthier 17*

guerre des fils de lumière contre

d'après La Guerre des Juifs de Flavius Josèphe / mise en scène Amos Gitai
6 – 10 janvier / Odéon 6*

les fils des ténèbres un tramway

d'après Tennessee Williams / mise en scène Krzysztof Warlikowski
4 février – 3 avril / Odéon 6*

le vertige des animaux avant

de Dimitris Dimitriadis / mise en scène Caterina Gozzi
27 janvier – 20 février / Berthier 17*

l'abattage ciels kean ou désordre

texte & mise en scène Wajdi Mouawad
11 mars – 10 avril / Berthier 17*

d'après Alexandre Dumas & Heiner Müller / mise en scène Frank Castorf
9 – 15 avril / Odéon 6*

et génie la ronde du carré la vraie

de Dimitris Dimitriadis / mise en scène Giorgio Barberio Corsetti
14 mai – 12 juin / Odéon 6*

d'après les frères Grimm / adaptation & mise en scène Olivier Py
18 mai – 11 juin / Berthier 17*

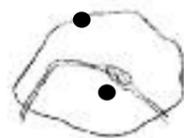
fiancée impatience

Festival de jeunes compagnies
17 – 26 juin / Odéon 6* & Berthier 17*

01 44 85 40 40 / theatre-odeon.eu

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon Paris 6* / Métro Odéon
RER B Luxembourg



Ateliers Berthier

angle de la rue André Suarès et du Bd Berthier Paris 17*
Métro et RER C Porte de Clichy

Renseignements et location

- Par téléphone 01 44 85 40 40
du lundi au samedi de 11h à 18h30
- Par internet theatre-odeon.eu ; fnac.com ;
theatreonline.com
- Au guichet du Théâtre de l'Odéon
du lundi au samedi de 11h à 18h

Contacts

- Abonnement individuel, jeune, découverte/contemporain
et Carte Odéon
01 44 85 40 38
abonnes@theatre-odeon.fr
- Groupes d'amis, associations, comités d'entreprise
01 44 85 40 37 ou 40 88
collectivites@theatre-odeon.fr
- Groupes scolaires, universitaires, associations d'étudiants
01 44 85 40 39 ou 40 33
scolaires@theatre-odeon.fr



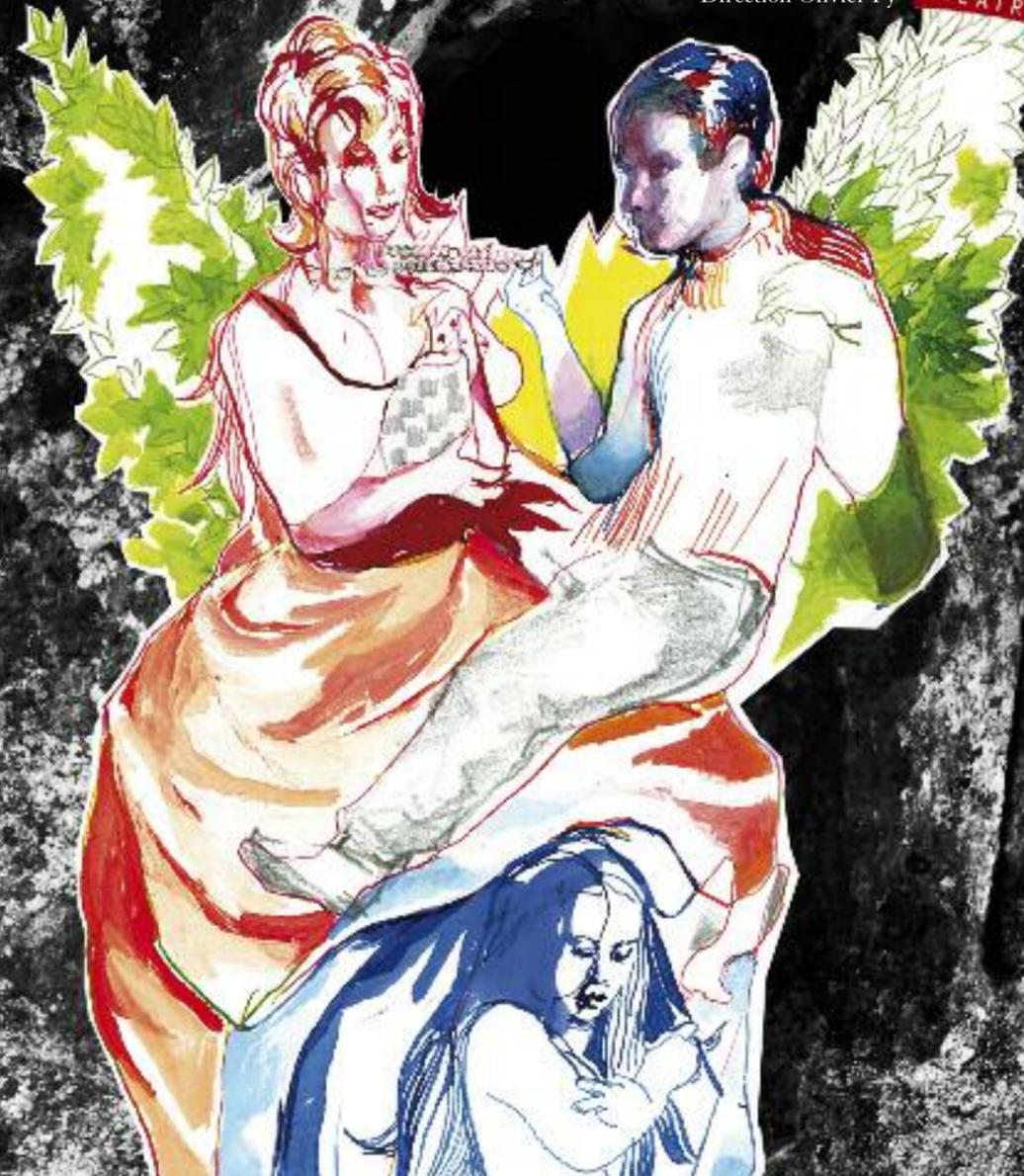
Salles accessibles aux personnes à mobilité réduite,
nous prévenir impérativement au 01 44 85 40 37

— Toute correspondance est à adresser à
Odéon-Théâtre de l'Europe – 2 rue Corneille – 75006 Paris

ODÉON

Direction Olivier Py

THÉÂTRE DE L'EUROPE



Lettre N°13

janvier – avril 2010

Le Vertige des animaux
avant l'abattage

Un Tramway

Les Suppliantes

Présent composé



Si nous devons revendiquer une identité...

... ce serait celle de l'universalisme. Universalisme républicain d'abord, au nom duquel tous les citoyens sont égaux en droits et ont également part à une République une et indivisible. Universalisme philosophique ensuite, car une République digne de ce nom ne devrait jamais être strictement locale : loin de se verrouiller en elle-même pour contempler sa seule image en son beau miroir, elle doit être aussi esquisse ou modèle possible d'un idéal offert à tous (et par là même attentif aux particularismes régionaux). Un tel idéal ne se fixe pas d'autre horizon que celui de notre monde commun. Certains philosophes grecs avaient forgé un mot nouveau pour désigner cette idée inouïe : ils se voulaient cosmopolites, «citoyens du monde». Avec le temps, ce terme splendide et presque paradoxal a été galvaudé. Tout comme l'a été celui d'humanisme. Pourtant notre identité est bien là : dans ce qui constitue l'humanité. Humanité qui elle-même ne peut être pensée ni sans monde, ni sans langage – c'est-à-dire sans pluralité, sans cette multiplicité qui est et fut toujours celle de Babel.

Au risque de nous répéter, en effet, le langage reste à nos yeux le trait le plus net de notre appartenance à une communauté. Notre identité, c'est d'être humain, et de savoir l'exprimer autant que l'entendre. Et le théâtre a toujours été le site où cette entente peut s'éprouver et déployer sa diversité. Le théâtre situe et fait circuler des identités. Elles sont pareilles à des langues : plurielles comme elles, et comme elles mobiles, changeantes, ne cessant de dialoguer, de s'interroger mutuellement pour mieux se comprendre elles-mêmes. Du moins lorsqu'elles ne se laissent pas réduire à des caricatures plus ou moins subtiles (qui donc a intérêt, aujourd'hui, à faire croire que l'Europe serait exclusivement gréco-latine ? Quelles exclusions une telle «exclusivité» prépare-t-elle sourdement ?). Nous nous devons d'y insister, à travers la variété du corpus commun qui fait notre richesse : les idées, leur expression, sont ferment d'unité plutôt que de division. Cette conviction fait notre force. Sommes-nous si naïfs d'y croire ?

Prenant prétexte de la présence dans notre saison de Sophocle, Eschyle, Flavius Josèphe, Amos Gitai, Dimitris Dimitriadis et Wajdi Mouawad, nous organiserons le 17 mars, avec l'École Normale Supérieure, une journée d'études intitulée «Héritages, circulations et influences des cultures méditerranéennes». Pour imaginer, à partir de nos racines théâtrales et philosophiques grecques, une histoire de la circulation complexe, à travers tout le bassin méditerranéen, des textes et des idées. Pour rappeler ensuite quel fut l'apport décisif des sociétés musulmanes et juives dans la connaissance scientifique et littéraire d'où sont nées les Lumières de l'Europe du Nord. Pour témoigner, enfin, de la place extraordinaire de la poésie arabe dans les sociétés du Moyen-Orient d'aujourd'hui. Vous êtes tous conviés à ce parcours depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Bon voyage !



© Caterina Gozzi

Rôle passionné du théâtre qui se comporte de façon arbitraire, motivé par la recherche de la beauté parfaite et renversante. (...) Et rôle passionné du théâtre qui agit contre les lois et les règles, motivé par la recherche du théâtre lui-même, et par une autre recherche, mais qui est la même que la précédente, la recherche de cette chose qui est en dehors du théâtre et qui coïncide dans le théâtre avec l'unique et nouvelle passion du théâtre –

Dimitris Dimitriadis

27 janvier – 20 février 2010
Ateliers Berthier 17^e

Le Vertige des animaux avant l'abattage

Création

de **Dimitris Dimitriadis** – auteur européen au cœur de la saison 2009-2010

mise en scène & scénographie **Caterina Gozzi**

avec **Pierre Banderet, Laurent Charpentier, Samuel Churin, Brice Cousin, Thierry Frémont, Thomas Matalou, Claude Perron, Faustine Tournan, Maria Verdi**

Une histoire commence : Nilos et Militssa sont jeunes, ils s'aiment, ils vont se marier. Une histoire finit : entre Nilos et Philon, rien ne sera jamais plus comme avant...

En somme, Militssa porte bien son nom, qui signifie en grec «petit pommier». Celui du jardin d'Eden, peut-être, puisque la jeune femme, du seul fait qu'elle pénètre dans le paradis de l'amitié virile, en provoque la disparition. À moins que de cet arbre-là ne soit tombée la pomme d'or de la fatale discorde qui entraîna la guerre de Troie ?... N'exagérons rien, Militssa n'est pas la belle Hélène, rien qu'une jeune femme toute simple et sans histoires, tout comme son fiancé Nilos (interprété par Thierry Frémont) un garçon tout à fait ordinaire. Et quoi de plus banal qu'une brouille entre amis ? La vie change et passe, les uns se perdent de vue, d'autres naissent, grandissent et s'en vont à leur tour... Et pourtant non. Quelque chose, sourdement, dans la vie ou sous la vie, ne change pas, ne passe pas : une autre et très étrange «logique» est à l'œuvre. Dans cette banalité, quelque chose fermente, mûrit pendant des années avant d'éclater. Ou plutôt cela a jailli tout de suite, inexplicable, sous forme de mots. Des mots qui attendront toute une vie avant d'être rejoints par les faits qui leur correspondent. Un oracle a traversé la bouche de Philon qui lui-même n'y comprend rien, impuissant devant ce flot terrible de paroles vouant Nilos, homme ordinaire de notre époque, à un destin semblable à ceux de Job ou d'Œdipe... *Le Vertige des animaux avant l'abattage* est un projet que Caterina Gozzi et son équipe portent depuis cinq ans. La metteuse en scène, éblouie dès sa première lecture de la pièce, a la conviction que cette langue dramatique répond à ses propres intuitions. Elle connaît aujourd'hui le texte comme personne. Pour chacune de ses quarante-sept scènes, elle a conçu un dispositif scénographique de quarante-sept tableaux distincts, afin d'épouser tous les méandres d'une œuvre qui semble se développer sur plusieurs plans simultanés – tantôt se déployant sur plus de vingt années, tantôt concentrée en un seul instant éternel, suspendu comme un trait de foudre hors du temps.

Vertige de la question

En filigrane de la pièce, Dimitriadis évoque l'histoire de Job, cet homme riche qui va tout perdre, éprouvé par Satan avec la permission de Dieu.

Comme Job, en effet, Nilos, le père de famille, est éprouvé par des événements qui bouleversent de fond en comble son quotidien et celui de sa famille. Mais au contraire de Job, Nilos et les siens acceptent ce changement sans se poser de questions.

Dimitriadis semble dire que seule la question féconde l'homme, qu'elle est la cause de tout ce qui nous habite de grand. L'important n'est pas d'y répondre mais de se la poser.

Reflète inversé de Job, Nilos se place aux antipodes de son archétype. Alors que Job doit tout perdre pour révéler la vérité de son âme, Dimitriadis, dans une société sans Dieu, dévoile l'essence de ses personnages dans l'abondance dont ils se gavent.

Il restait encore Dieu à celui qui n'avait plus rien, mais que reste-t-il encore à celui qui n'a plus rien à demander ?

Job, ivre de douleur, est rasséréné par les questions sans réponse touchant à la création que Dieu lui livre en guise de consolation. Nilos, lui, face aux mêmes questions, emprunte le chemin qui le mène à la mort. Le temps de ces questions est-il révolu ? Ne peut-on plus les entendre sans devenir fou ? Et Dimitriadis de poser dans ce texte la question fondatrice de la condition humaine : peut-on tout vouloir savoir comme on peut tout vouloir avoir ? La maîtrise de soi passe-t-elle par l'obtention de toutes les réponses, autrement dit par la mort de toutes les questions ? Ou au contraire n'est-ce pas la question sans réponse qui est seule féconde pour soi. Qui seule permet de nourrir l'intelligence, de se fonder dans un acte créateur ?

Job est sauvé par sa sagesse. Il accepte la question comme fondement de son existence humaine.

Nilos, lui, refuse d'entendre ces mêmes questions et traite de voyous ceux qui les posent. Pour lui point de salut, il sera mis à mort.

Dimitriadis semble dire que seule la question féconde l'homme, qu'elle est la cause de tout ce qui nous habite de grand. L'important n'est pas d'y répondre mais de se la poser.

La possibilité de se poser la question apparaît ici comme la véritable richesse de l'homme. L'acte créateur, entendu non seulement au sens artistique mais surtout au sens quotidien, celui qui nous permet tout simplement d'exister chaque jour, dépend de cette capacité à ne pas perdre notre aptitude au questionnement. Quiconque accepte sans se questionner, quiconque vit sans se questionner est précipité dans la folie. C'est de cela que meurent Nilos et sa famille. Ils meurent de n'avoir plus rien à demander.

Caterina Gozzi & David Wahl



Claude Perron, Thierry Féromont © Alain Fontenay

À l'abattoir, joyeusement

Ces gens-là sont des gens normaux, confrontés à une situation extraordinaire et surveillés par des êtres, A, B, C, qui, parlant, nous évoquent des figures troubles, indéfinissables, et pourtant très familières... *Vertige* est nourri de XX^e siècle. Il n'y a même que cela. Quelle est cette tragédie qui se joue dans son coin, sans rapport aucun avec un monde divin, pourtant nécessaire au genre ? Où sont les dieux ? Où se situe la révolte ? Où même est la conscience du mal ? Quel personnage dans la pièce accepte la faute véritable ? Lequel prend sa conscience à témoin ? A, B, C, les figures tutélaires de ce monde, sont trois personnages énigmatiques, auxquels notre lecture ne parvient pas à donner le nom d'êtres supérieurs. Leurs mots sont trop techniques, trop pointilleux. Le détail est leur rythme. D'eux se dégage l'odeur nauséabonde d'un sur-rationalisme orgueilleux et déshumanisé, quelque chose qui aurait à voir avec la science des chiffres et des flux qui zèbrent notre monde. Leur statut se modifie dès qu'on croit le saisir. Scientifiques, médecins, hommes politiques,

économistes, juristes, bourgeois ? Ils sont tout cela à la fois et bien plus encore. Ne sont-ils pas l'homme qui pense que tout est maîtrisable et que tout s'obtient, l'homme par-

eux-mêmes, rien qu'à eux-mêmes. Ce monde est un monde sans autre loi que celle du désir minuscule, qui prend la place du désir merveilleux. Les conséquences, elles, ne

Ce monde est un monde sans autre loi que celle du désir minuscule, qui prend la place du désir merveilleux.

venu à un degré tel de confiance en lui qu'il peut à sa guise désirer toute chose et l'obtenir ensuite ? Est-ce l'orgueil d'un savoir qui tend à se suffire à lui-même, un excès de confiance dans les possibilités de l'être humain, dégagé de tout doute ? L'aveuglement de ceux qui croient être parvenus au dernier stade de l'Histoire ? Et cette famille, comment est-elle menée à sa perte ? Leur bravoure a-t-elle poussé ses membres au crime ? Leurs idéaux les ont-ils obligés à commettre l'irréparable ? Non, on leur a tout donné et ils ont tout pris. Ils se sont laissés gaver, comme des animaux, sans aucune réaction autre que celle d'animaux que l'on gave. Et qui, engraisés, se livrent à

font pas minuscules, et font dévier le monde à un endroit dangereux, où toute possibilité de résistance s'éteint, où la satisfaction est érigée en bien-être. Ce monde est un monde que l'on mène à l'abattoir, joyeusement. Philon, celui qui pourrait faire le lien avec le monde ancien, celui où l'on veut croire encore au désir d'une autre densité, en est réduit à se couper la langue, Cassandra désespérée d'un monde perdu. Cette pièce a plusieurs versants, la cruauté qui s'en dégage n'est pas tant due à la déchéance de ces êtres qu'à leur inconscience du danger. Ou plutôt à leur acceptation de leur chute.

David Wahl

Général

traduction Olivier Goetz & Armando Llamas collaborateur artistique & dramaturgie David Wahl lumières Joël Hourbeigt musique & son Antonia Gozzi costumes Rose-Marie Melka vidéo & collaboration à la scénographie Jean-François Marcheguet collaboration au décor Adrien Paolini production Odéon-Théâtre de l'Europe avec la participation artistique du jeune théâtre national et de la Compagnie des Orties L'Odéon-Théâtre de l'Europe remercie le CENTQUATRE et l'Atelier Européen de la Traduction le texte est publié aux éditions Les Solitaires Intempestifs

Ouverture de la location le mercredi 6 janvier 2010

Tarifs : de 12€ à 32€ (série unique) Tous les jeudis, tarif exceptionnel à 24€ du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

Rencontre au bord du plateau

Jeudi 11 février, avec l'équipe artistique, à l'issue du spectacle.

> Ateliers Berthier / Entrée libre / Renseignements au 01 44 85 40 90 ou servicerp@theatre-odeon.fr

4 février – 3 avril 2010
Odéon 6^e

Un Tramway

d'après *Un Tramway nommé Désir* de Tennessee Williams
mise en scène Krzysztof Warlikowski

avec Isabelle Huppert, Andrzej Chyra, Yann Collette, Florence Thomassin,
Renate Jett, Cristian Soto

Création

Une tragédie ? Sans doute. Mais une tragédie d'abord presque invisible (et d'autant plus poignante lorsqu'en est révélée la fin). Personne n'y meurt. Ce serait même plutôt le contraire : pendant toute la durée de la pièce, Stella Kowalski, née DuBois, attend un enfant ; lorsque le rideau tombe, elle est à peine revenue de la maternité. Mais il y a différentes manières, plus ou moins visibles, de mourir et d'être mort. Et les morts ont plus d'une façon de hanter la scène.

Lorsque Blanche DuBois – imaginez dès maintenant pour elle le visage d'Isabelle Huppert – arrive chez sa sœur, personne ne se doute encore qu'elle porte en elle tout un monde défunt : les derniers échos du Sud mythique des plantations, un passé familial idéalisé, mais aussi une vie conjugale catastrophique et qui se conclut sur un suicide. Très vite, on pressent en elle une fêlure, mais il faudra des mois (comme le prouve la grossesse de sa sœur) pour qu'elle achève de se creuser le gouffre qui doit l'emporter. Cette fêlure distingue Blanche de tous les autres personnages. Eux sont heureux ou le seraient sans elle, et comme on sait, les gens heureux ou qui veulent se croire tels n'ont pas d'histoire ; elle, en revanche, elle en a trop, à tous les sens du terme – trop d'Histoire, trop de passé qui l'accable, mais trop d'histoires aussi, trop de rumeurs qui circulent sur son compte, et peut-être un peu trop fondées. Aux yeux de Warlikowski et de son dramaturge, Piotr Gruszczyński, Blanche se tient clairement au cœur de l'intrigue. Elle seule déploie une intériorité que le metteur

en scène et Wajdi Mouawad, qui signe cette version française, ont souhaité accentuer en nous ouvrant l'accès à son paysage mental, peuplé d'échos de ses lectures ou de ses rêveries. C'est aussi par rapport à Blanche, et à elle seule, que certains détails du monde prennent un relief particulier. Ainsi de ce vieux tramway où montent et descendent chaque jour une foule d'inconnus : seule Blanche déchiffre en lui et à travers son nom de Désir une figure possible de sa propre destinée. Ainsi encore de cette rue de la Nouvelle-Orléans où Blanche vient chercher refuge. Avant de désigner une célèbre avenue parisienne, les Champs-Élysées, comme le rappelle le dramaturge, sont chez Hadès le domaine réservé aux héros les plus prestigieux. On sent d'ailleurs, à lire le texte, que ce discret renvoi à l'au-delà des poètes grecs a nourri l'imagination de Mouawad : toute son œuvre témoigne qu'il est un grand lecteur de Sophocle, et même sa dernière création, *Ciels*, présentée au dernier Festival d'Avignon avant de l'être prochainement dans notre théâtre, porte encore un discret

écho de son admiration pour l'auteur d'*Œdipe Roi*, inventeur de la première grande enquête réflexive de la littérature occidentale. Mais qu'il s'agisse du monde des Anciens ou de cet Ancien Monde qu'est l'Europe (et plus précisément de la France, berceau de la vénérable famille DuBois, patrie fantasmée de la distinction féminine et de «l'air de Paris») – que ces Champs-Élysées, donc, renvoient à un passé immémorial ou à un pays hors d'atteinte au-delà des mers, l'effet est le même : leur nom, comme celui du tramway, résonne comme une antiphrase et presque comme une injure au réel qu'ils prétendent vainement transfigurer.

Trop d'histoires,
trop de rumeurs,
peut-être fondées...

Pourtant, sous l'ironie dramatique et l'outrage qu'elle inflige à Blanche, il faut deviner une vérité plus profonde, une manière d'hommage à l'héroïne. Car il peut sembler dérisoire, sans doute, de qualifier de lieu tragique le minuscule appartement en rez-de-chaussée où Blanche la déclassée vient chercher un dernier abri ; mais d'un autre côté, ces quelques pièces où tous sont pris au piège d'un sordide face-à-face est aussi le terrain d'un dernier combat, qui pour être perdu d'avance n'en est pas moins auréolé d'une secrète gloire (celle d'une sorte d'ignoble martyre ?). Comme si Blanche, d'entrée de jeu, n'était déjà plus de ce monde – ce monde dur et laid où elle ne cesse de se blesser, en se heurtant aux murs d'un espace trop étroit pour elle. L'unité de lieu, dans ce *Tramway*, est essentielle à l'intrigue : trop de matière humaine explosive s'y trouve littéralement comprimé dans un volume insuffisant. Des Enfers à l'enfer, il n'y a qu'un pas – et cet enfer qui est «les autres», comme disait un autre spécialiste du huis clos (la pièce de Sartre est de 1943 ; celle de Williams, de 1947), cet enfer est d'abord celui de Blanche, victime qu'il est défendu de croire. Quand se dissipent les mensonges qu'elle adresse d'abord à elle-même, quand Mitch (auquel Yann Collette prête ici sa présence ambiguë, délicate et dangereuse) braque sur le visage de la malheureuse la lumière crue de la «vérité», ce ne sont pas seulement sa dernière ombre de dignité, les illusions d'une vie encore possible, qui lui sont brutalement arrachées : désormais, elle n'est plus qu'une femme perdue, dont la parole ne vaut plus rien et que rien, dès lors, ne protège plus. Si elle dénonce un crime impensable (que sa propre sœur ne peut, mais surtout ne veut pas concevoir), c'est qu'elle n'est plus, décidément, qu'une pauvre folle. Mieux vaut pour Stella croire cela, de toutes ses forces, et s'il se peut ne plus jamais y repenser. Et pour tenter d'y parvenir, pour finir de s'aveugler soi-même, mieux vaut fermer sa porte à cette plainte insupportable et la laisser murer vive dans le silence. Oui, c'est bien Blanche qui porte en elle la plus incurable douleur, sans autre abri que l'asile, sans autre issue que le délire ou le désespoir.



HISTORIC



DISTRICT

Elysian Fields Av



Isabelle Huppert © Roni Horn

→ Warlikowski, on le sait, est particulièrement attentif aux fables qui donnent à voir les mutations du monde et qui en rendent sensibles les signes dans l'intimité des êtres (ses auteurs de prédilection l'illustrent amplement : il a monté Koltès, Kafka, Kushner ou Kane, Gombrowicz, Shakespeare ou le *Krum* de Hanoch Levin). Entre Blanche la distinguée, qui se rêve en grande dame et ultime représentante de sa caste, et Stanley le violent, immigré et fier de l'être, le conflit n'est pas seulement affaire de rivalité, de préjugés sociaux, de fascination plus ou moins avouable. Du côté de la femme, un vieux Sud et son verbe sont voués à l'extinction ; du côté de l'homme, un autre avenir s'annonce, aussi instinctif, maladroit et vulgaire que débordant d'une vitalité, d'une énergie presque animales dans leur brutalité (Andrzej Chyra, qui réinvente le rôle créé par Marlon Brando, n'a pas

incarné pour rien des rôles tels que Dionysos, Woyzeck, Platonov ou l'Héraklès d'*(A)pollonia*). Pour tracer, d'Éros à Thanatos, la ligne tragique de la fracture qui s'ouvre entre leurs deux mondes et se propage sans remède dans la vie de tous (car la tragédie est l'art de l'irrévocable), Warlikowski n'a pas seulement épuré le récit, réduit à ses linéaments essentiels et ponctué de monologues qui inventent le versant intérieur. Avec sa co-créatrice de toujours, Malgorzata Szczesniak – qui a réalisé avec lui une bonne cinquantaine de mises en scène depuis 1992, dont *(A)pollonia*, qui a marqué le dernier Festival d'Avignon –, il a conçu un décor très particulier, inattendu et suggestif, qui arrache le chef-d'œuvre de Williams à l'anecdote théâtrale et achève d'en dégager la déchirante acuité.

Daniel Loayza

L'origine quotidienne de la Tragédie

Un Tramway est en apparence une histoire comme beaucoup d'autres. Il y a un couple qui marche plus ou moins bien ; arrive une sœur/belle-sœur ruinée qu'ils n'ont pas vue depuis longtemps ; la vie s'arrête pour un instant puis prend une autre direction. Tout compte fait, il ne se passe presque rien. Mais Tennessee Williams n'était pas du genre à se contenter de récits réalistes ou de petites histoires moralisantes. Ses textes, ceux d'un *outsider*, d'un excentrique, d'un homosexuel déclaré, d'un être mal adapté à la société, nous mettent en présence de tragédies laïques, qui naissent à partir du quotidien avec ses rituels abracadabrants, à ne pas interrompre sous peine de catastrophe. Une tragédie ne peut d'ailleurs être que laïque, et tout ce qui se passe entre les gens se fait à leurs risques et périls exclusifs. Blanche DuBois, Stanley Kowalski et Stella DuBois (avec Mitch en supplément) forment un triangle de violence où bourreaux et victimes s'empêtrent dans leur lutte. Il n'y a pas de vainqueurs et il n'y en aura pas. L'histoire à laquelle nous assistons a commencé bien avant le texte de Williams et se terminera bien après le départ de Blanche pour l'hôpital psychiatrique.

Blanche DuBois est un personnage de notre temps. Regardons-la attentivement, avant que nous ayons nous-mêmes à compter sur la «bienveillance des étrangers». Si elle se retrouve sur les Champs-Élysées, n'y a-t-il là que pure coïncidence ? Ces Champs sont le séjour réservé aux héros après leur mort, le meilleur domaine du royaume d'Hadès. On ne saurait y entrer par hasard. Dans *Un Tramway*, la tension entre la mort et l'amour, entre le familier et l'étrange fait échouer tous les héros en marge de la vie. Émigrés, étrangers, touristes, nomades – dans notre «admirable nouveau monde», c'est sur une étoile tragique que toute cette compagnie règle sa marche.

Piotr Gruszczynski

«Il faut fermer sa porte et ses fenêtres, se ratatiner sur soi, comme un hérisson, allumer dans sa cheminée un large feu, puisqu'il fait froid, évoquer dans son cœur une grande idée (souvenir ou rêve) et remercier Dieu quand elle arrive. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre.

Tant qu'on n'a pas son chez-soi, on est dans l'impossibilité de s'entretenir vraiment avec soi. Il n'est possible de cultiver l'art du monologue que reclus, loin des autres. C'est alors que nous pouvons vraiment dire quelque chose. Les autres nous empêchent d'entendre nos propres pensées. Comment par exemple vivre dans un corps dont on a pas vu les moindres détails ? Dans la bonne société, les jeunes filles bien élevées n'avaient même pas le droit de se regarder nues dans le miroir que forme une baignoire. Avec des produits dits parfumés, on faisait exprès de troubler l'eau de leur bain. Initialement, même les miroirs de coiffeur étaient réservés aux hommes. Plus tard, vint le temps des petits miroirs de femme, achetés en cachette aux vendeurs ambulants et des glaces à l'intérieur des armoires dans les chambres des couples, uniquement après le mariage. Il y eut aussi les murs des bordels entièrement recouverts de miroirs, réservés, là encore, uniquement aux hommes.

Et enfin la liberté de se regarder même à l'infini.»

Blanche DuBois

Genétique

texte français Wajdi Mouawad adaptation Krzysztof Warlikowski, Piotr Gruszczynski & Wajdi Mouawad dramaturge Piotr Gruszczynski décor & costumes Malgorzata Szczesniak musique Pawel Mykietyn lumière Felice Ross vidéo Denis Guéguin son Jean-Louis Imbert production Odéon-Théâtre de l'Europe, Nowy Teatr – Varsovie, Grand Théâtre de Luxembourg, De Koninklijke Schouwburg – Den Haag, Holland Festival – Amsterdam, Comédie de Genève, Emilia Romagna Teatro Fondazione, Berliner Festspiele, MC2: Grenoble avec le soutien de l'Institut Polonais Paris

En audio-description, les dimanches 14 et 28 mars à 15h, le mercredi 17 et samedi 27 mars à 20h.
Contact Karine Charmot 01 44 85 40 37 / karine.charmot@theatre-odeon.fr En collaboration avec l'Association Accès Culture

Ouverture de la location le jeudi 14 janvier pour les représentations du 4 au 28 février 2010 ;
le jeudi 4 février pour les représentations du 1^{er} au 3 avril 2010

Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

Tournée : du 10 au 14 avril 2010 – Varsovie / De mi-novembre à mi-décembre 2010, puis en mai-juin 2010.

Rencontre au bord du plateau

Judi 18 février, avec l'équipe artistique, à l'issue du spectacle.

> Théâtre de l'Odéon / Entrée libre / Renseignements au 01 44 85 40 90 ou servicerp@theatre-odeon.fr

24 février – 8 avril 2010

Hors les murs / Théâtre d'intervention

Représentations exceptionnelles les 24, 25, 26 et 27 février 2010 à 18h30
au Salon Roger Blin

Les Suppliantes

Création

tragédie grecque d'après Eschyle

texte français, adaptation & mise en scène Olivier Py

avec Philippe Girard, Frédéric Giroutru, Mireille Herbstmeyer

Le théâtre assume ici la simplicité grave des statues. Un groupe de femmes entre en scène pour ne plus en sortir. Elles viennent d'au-delà des mers. Elles fuient la terre où elles sont nées, car leurs cousins, qui les poursuivent, veulent les épouser de force. Sous la conduite de leur père, les voici donc sur le sol grec pour demander asile au roi d'Argos. Consentir à cette demande, c'est risquer une guerre ; la repousser, c'est outrager le droit divin des faibles et des suppliants. Et d'ailleurs, que vaudrait ici une décision royale dont le peuple ne se porterait pas garant ? Démocratie et droit des gens, respect des femmes et de l'étranger, violence, justice, hospitalité – de toutes les pièces d'Eschyle, aucune ne trace en si peu de gestes une intrigue aussi claire, où tant de fils tendus se nouent et vibrent encore. Après la trilogie de *L'Orestie* en version intégrale, après *Les Sept contre Thèbes*, Olivier Py se remet une cinquième fois à l'écoute d'Eschyle en adaptant *Les Suppliantes* pour trois acteurs.

Olivier Py a souhaité projeter l'Odéon «hors les murs», à la rencontre de ceux et celles qui deviendront peut-être publics des théâtres. Au cours de la saison passée, deux comédiens ont donc sillonné l'Île-de-France pour interpréter dans les lycées, les centres sociaux, les comités d'entreprise, une version brève et intense des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle. Cette première expérience s'est avérée si forte

L'accueil de
l'étranger et
l'hospitalité
comme devoir.

qu'Olivier Py souhaite poser dès 2010, toujours avec Eschyle, un nouveau jalon de ce «théâtre d'intervention», en donnant des *Suppliantes* une version concentrée, d'une heure environ, pour trois comédiens.

La tragédie des *Suppliantes* est une forme théâtrale d'une telle simplicité qu'elle a longtemps passé pour l'œuvre la plus ancienne que nous ayons conservée du premier des grands Tragiques. L'intrigue est si dépouillée qu'elle en devient presque archétypique. Un chœur de femmes, fuyant des noces auxquelles on veut les contraindre, vient demander asile et protection en terre d'Argos ; le roi du pays, après avoir hésité entre deux droits et deux intérêts – ceux de son peuple, ceux des suppliantes –, décide de leur accorder son soutien et se prépare à une guerre dès lors inévitable. La situation, sans autre ressort dramatique que les affres des malheureuses, suffit à évoquer des questions aussi essentielles que la violence faite aux femmes, l'exil et le malheur des réfugiés, l'accueil de l'étranger et l'hospitalité comme devoir.

Général

production Odéon-Théâtre de l'Europe

Ouverture de la location le mardi 26 janvier 2010

Tarifs : de 5€ à 10€

En tournée en France jusqu'au 8 avril 2010 (pour plus de détails voir le dépliant disponible dans les deux salles de l'Odéon-Théâtre de l'Europe et sur le site internet)



avec le soutien des Fondations
Edmond et Benjamin de Rothschild



Présent composé

> Lectures par les auteurs

Lectures d'hiver (1/4)

Samedi 16 janvier à 17h

Avec **Véronique Bizot** pour *Mon couronnement* et **Anne Weber** pour *Tous mes vœux*

Dans le cadre de la rentrée d'hiver du domaine français d'Actes Sud.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Traversées philosophiques 4/6

N'oubliez pas d'inventer votre vie ! avec Michaël Foessel et Pierre Zaoui

Jeudi 21 janvier à 18h

À propos de *La privation de l'intime* et *Spinoza, la décision de soi*
En partenariat avec les éditions du Seuil et Courrier international.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Lectures par les auteurs

Lectures d'hiver (2/4)

Samedi 23 janvier à 17h

Avec **Claude Pujade-Renaud** pour *Les femmes du braconnier* et **Cécile Reyboz** pour *Pencher pour*

Dans le cadre de la rentrée d'hiver du domaine français d'Actes Sud.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Lectures par les auteurs

Lectures d'hiver (3/4)

Samedi 30 janvier à 17h

Avec **Denis Baldwin-Beneich** pour *Le Sérieux des nuages* et **Emmelene Landon** pour *La Tâche aveugle.*

Dans le cadre de la rentrée d'hiver du domaine français d'Actes Sud.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Lecture enregistrée en public

Les Remplaçantes

Lundi 1^{er} février à 19h

Lecture d'une pièce inédite de Dimitris Dimitriadis.

«J'ai tué Mehmed. J'ai tué le Conquérant. Le siège est fini. Leur armée a été dispersée. Ils sont tous partis. Ils sont retournés à Kokkini Milia. La Ville ne tombera pas. La Ville est sauvée.»

En coproduction avec France Culture.

> Ateliers Berthier / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Lectures par les auteurs

Lectures d'hiver (4/4)

Samedi 6 février à 17h

Avec **Pia Petersen** pour *Une livre de chair* et **Émilie Frèche** pour *Chouquette.*

Dans le cadre de la rentrée d'hiver du domaine français d'Actes Sud

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Soirée en direct sur France Culture et à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Daniel Barenboim

Lundi 8 février à 19h

Daniel Barenboim invité du *RenDez-Vous* de Laurent Goumarre, suivi de la lecture par Jean-François Sivadier et Nicolas Bouchaud de *Parallèles et paradoxes : explorations musicales et politiques, dialogue entre Daniel Barenboim et Edward Said* (éd. Le Serpent à plumes 2003)

En coproduction avec France Culture.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Lecture

Pourquoi aimez-vous Trois contes ?

Mardi 9 février à 18h

Lecture d'extraits de *Trois contes* de Flaubert et rencontre avec **François Bégaudeau**.

Organisé avec les éditions Flammarion.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Traversées philosophiques 5/6

Y a-t-il un impensé de l'amour ? avec Monique Schneider & Clothilde Leguil

Jeudi 11 février à 18h

À propos de *La cause amoureuse*, *Freud*, *Spinoza*, *Racine* de **Monique Schneider**.

En partenariat avec les éditions du Seuil et Courrier international.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

La Turquie à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (suite)

Organisée dans le cadre de la Saison de la Turquie en France.

En partenariat avec Istanbul Foundation for Culture and Arts, International Istanbul Theatre Festival.

> Atelier de la pensée

Le théâtre en Turquie : un enjeu politique ?

Samedi 13 février à 15h

Réflexion sur la société turque contemporaine et mise en avant de la place sensible et politique très importante du théâtre en Turquie.

Invités : **Zeynep Oral**, **Ferhan Sensoy**, **Isil Kasapoglu**, **Nedim Gürsel**, **Marc Semo** et **Arnaud Littardi**.

> Théâtre de l'Odéon / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Lectures

La Turquie en lectures

Du 16 au 19 février à 18h

Ce cycle de théâtre contemporain permettra de découvrir un choix d'écrivains tures contemporains.

Les Contes d'Afrasiyab d'**Ihsan Oktay Anar**

La Bombe de **Berkun Oya**

Les Filles d'Allah de **Nedim Gürsel**

La Malédiction des cerfs de **Murathan Mungan**

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Lecture

Pourquoi aimez-vous

Alice au pays des merveilles ?

Mardi 9 mars à 18h

Lecture d'extraits de *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll et rencontre avec **Véronique Ovaldé** (sous réserve).

Organisé avec les éditions Flammarion.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Traversées philosophiques 6/6

Le christianisme : subversion et/ou perversion ? avec Slavoj Zizek

Jeudi 11 mars à 18h

À propos de *La Marionnette et le Nain. Le christianisme entre perversion et subversion* de **Slavoj Zizek**.

En partenariat avec les éditions du Seuil et Courrier international.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Atelier de la pensée

À l'occasion des représentations d'*Un Tramway*

L'Amérique : la sortie du mythe, l'entrée dans le réel

Samedi 13 mars à 15h

Animé par **Laure Adler**.

> Théâtre de l'Odéon / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Atelier de la pensée

La littérature française est-elle à nouveau contemporaine ?

Lundi 15 mars à 20h

Rencontre animée par **Nelly Kaprielian**, à l'occasion du Salon du livre 2010 et de la sortie du Hors-série des Inrockuptibles.

Organisé avec les Inrockuptibles.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Colloque hors les murs avec l'École Normale Supérieure

Héritages, circulations et influences des cultures méditerranéennes

(Sophocle, Gitai, Dimitriadis, Mouawad)

Mercredi 17 mars de 10h à 18h

Imaginer à partir de nos racines théâtrales et philosophiques grecques une histoire de la circulation complexe, par le bassin méditerranéen, des textes et des idées, au sens large. Raconter l'apport décisif des sociétés musulmanes et juives dans la connaissance scientifique et littéraire qui a fait ensuite les Lumières de l'Europe du nord. Un parcours depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Co-animé par **Laure Adler** et **Donatien Grau** avec (sous réserve) **Anahita Ghabaian Etehadieh**, **Zeev Sternhell**, **Amos Gitai**, **Abdelwahab Meddeb**, **Gilles Pécout**, **Marwan Rashed**, **Dimitris Dimitriadis**, **Costa Gavras**...

> École Normale Supérieure / Entrée libre

> Atelier de la pensée

Act Up : «Ça fait 20 ans qu'ils protestent et ça ne sert à rien»

Lundi 22 mars de 10h à 21h

À l'heure où Act Up-Paris fête ses vingt ans, journée de réflexion sur ce qu'est la contestation radicale en France en 2009. Alors qu'aujourd'hui la sauvegarde d'acquis l'emporte sur le combat pour l'avancée des droits des personnes malades, comment penser les dix prochaines années de lutte ? Journée parrainée par **Marina Foïs**.

• 11h à 13h et 14h à 15h30 > Ateliers

• 16h à 18h > Restitution des Ateliers et lecture publique par **Marina Foïs**.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Lecture

Pourquoi aimez-vous Du côté de chez Swann ?

Mardi 23 mars à 18h

Lecture d'extraits de *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust et rencontre avec **Daniel Mendelsohn**.

Organisé avec les éditions Flammarion.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Colloque

La culture c'est la règle, l'art c'est l'exception

Jeudi 1^{er} avril

> Conférences & tables rondes

«Art, culture, idéologie : généalogie d'un nœud.» «Le cas de la musique : la grande muette ?» «Sommes-nous condamnés à la culture ?»

«Mais qu'est-ce donc qu'un festival ? La politique festivalière en France et en Europe.» «L'art, la culture et leurs publics : place et rôle de la critique dans cette relation.»

Organisé par l'École Supérieure d'Art de TPM et l'Université Paris Ouest-Nanterre La Défense. En partenariat avec l'Odéon-Théâtre de l'Europe et le Mac/Val, musée d'art contemporain du Val-de-Marne.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

